

1

“Quelqu’un aurait pu venir et calmer les angoisses de l’enfant,
mais personne ne le fit, car jamais personne ne le fait.”

Sa robe rouge glissait sur le sol. Des voix au bout du couloir étaient étouffées par la double porte. Cela faisait plusieurs heures qu’elle avait quitté la soirée et pourtant elle sentait encore le parfum de tous ces hommes sur elle. Fixant la porte devant elle, elle n’y prêtait pas attention. La seule chose qui comptait à ses yeux à ce moment-là était de prendre le couloir de gauche et de pouvoir enfin poser les yeux sur *la* porte qu’elle était venue chercher.

Les dorures et les moulures ne retenaient plus son attention. Elle avait parcouru plusieurs fois ce couloir. La première fois, elle s’était laissée impressionner par le flou de son reflet dans les lattes du parquet sombre. Elle n’avait osé frôler les meubles aux courbes arrondies et bonhommes, de peur de les

abîmer avec la sécheresse de sa peau décharnée. Ses yeux s'étaient posés sur les tableaux représentant tous la même personne dans des situations jouées. Une réflexion lui était venue : l'homme peint avait un regard si dur que la douceur des lumières diffuses des candélabres ne pouvait pas l'adoucir. Elle aurait dû se limiter à cette première impression et ne jamais finir de parcourir le couloir. Mais, ce soir, après avoir été témoin de ses années d'horreur à ses côtés, elle comprenait enfin pourquoi elle l'avait fait.

Elle l'avait vu fermer sa veste alors que des soldats déchiraient des familles. Ce regard indifférent alors qu'il contemplait la folie s'emparant des hommes torturés. Ce pincement de lèvres quand dans les yeux des enfants s'éteignaient l'innocence et la naïveté. Ces mains qui glissaient dans ses poches, satisfaites d'un travail bien fait pendant que des villages brûlaient devant elle. La magie dans ses yeux à l'idée d'y voir un de ses futurs palais.

Une odeur douce-amère de néroli l'enveloppa alors qu'elle passait près de la fenêtre ouverte sur le jardin. Elle aurait pu y trouver plusieurs des distillats pervers qu'il concoctait, mais elle n'avait plus le temps pour le voir et le subir, encore. Elle avait besoin que la fin soit rapide, efficace et surtout qu'il y ait le moins de traces possible.

Une fois l'angle contourné, elle se souvint que deux gardes se postaient tous les soirs devant la porte des appartements privés.

— J'aimerais le voir. Sa voix avait perdu la confiance qui avait porté son corps jusqu'à maintenant.

Les gardes ne quittèrent pas le point fixe juste derrière elle. Imperceptiblement, leurs doigts se fermèrent sur la

matraque à leur ceinture. L'un d'eux, le plus inconscient, ouvrit la bouche.

— Vous connaissez la règle.

— J'ai besoin de lui parler.

Dans leurs esprits, tout était clair. Fermer leurs oreilles et leurs yeux. La regarder, l'écouter, c'était être perdu. Bien sûr, sa beauté les avait déjà eus. Depuis longtemps, ils avaient imaginé plonger dans ses seins. À plusieurs reprises, alors qu'ils l'accompagnaient avec leur maître, ils avaient désiré sa peau. Ils auraient voulu la mordre, déchirer ses vêtements, la posséder, la prendre et qu'elle ne soit qu'à eux. Ses simples mouvements de respiration, ses rondeurs hypnotiques les enchaînaient à elle.

Avec légèreté, elle plissa sa robe pour faire demi-tour. La peau de ses jambes frémit au contact du tissu, et une vague de frissons remonta le long des cuisses et s'échoua au milieu de son dos nu. Alors que chaque millimètre carré de son épiderme se soulevait, elle se répétait, comme un mantra, qu'elle trouverait un autre moyen de rentrer. Ça devait se passer ce soir. Elle pivotait sur le talon de son escarpin quand la porte s'entrouvrit.

— Laissez-la entrer.

Ses mains libérèrent le tissu, provoquant une autre vague, et elle se glissa par l'ouverture.

— Ma chérie, je sais pourquoi tu es venue.

Sa voix était suave.

Elle n'avait jamais vu cette partie du palais. La pénombre lui masquait presque tout.

— Tu crois que je ne lis pas en toi ?

Elle contemplait une pièce d'une indigence absolue.

— Je sais exactement ce que tu fais et quand tu le fais.

La pièce, un véritable bric-à-brac, surchargeait ses rétines de clichés.

— On me rapporte tout ce que tu fais, qui tu vois, ce que tu dis.

Une sécheresse s'installa dans sa voix.

— Et même si on ne me le dit pas. Je te connais sûrement mieux que tu te connais, toi.

Un univers inconnu se déroulait devant ses yeux.

— Alors, je sais exactement à quoi tu penses là.

Maintenant qu'elle était habituée à la semi-clarté, elle distinguait des ronds noirs empilés les uns sur les autres dans un équilibre précaire.

— Tu te dis que tu serais tellement plus forte sans moi.

Juste à côté, un immense rectangle de bois surmonté d'un cylindre métallique ressemblant à une orbite oculaire évidée.

— Tu t'imagines seule et indépendante. Tu te dis que tu ne dépendras plus jamais de quelqu'un.

Sur les murs, des affiches craquelées aux couleurs jaunies.

— Mais tu te trompes, ma chérie. Sans moi, tu ne serais pas la moitié de celle que tu es.

Une seule était mieux conservée, trois hommes regardaient dans sa direction, celui du milieu portait une cravate rouge.

— Ma protection pour toi est sans limites. Sa voix semblait sur le point de craquer.

Connaissait-elle vraiment cet homme ? Avait-elle vu qui il était réellement ?

— Je suis à toi, tu peux le comprendre, ça ? hurla-t-il.

Elle hésitait pour la première fois depuis des jours, comment elle allait s'y prendre.

— Ne doute pas de ce que tu dois faire !

Sa voix s'était posée à nouveau.

— J'ai toujours su que ça devait finir comme ça, chuchota-t-il.

Finir comment ? Rien de ce qu'elle contemplait ne l'inspirait.

— Au moins pour mon dernier soir ici, je finis en beauté. Il riait. Toutes ses huiles à mes bottes, je leur ai mis plein les yeux.

Elle n'aimait pas qu'il lui parle, c'est de cette façon qu'il l'avait eue dès leur première rencontre. Sa voix était la première image qu'elle avait eue de lui. Pendant des heures, elle avait attendu dans un bureau froid, sans décor, avec presque pas de mobilier, juste un immense miroir au mur. Elle n'avait pas eu peur, ni aucune angoisse, seulement de l'attente. Elle avait même pensé qu'ils l'avaient oubliée là, mais quand les basses de sa voix avaient fait tressaillir son ventre, elle avait su.

Au début, seul son épiderme avait réagi. L'homme avait fait le tour de la table et s'était assis face à elle. Une sorte de chute maîtrisée pour s'abaisser à son niveau. Il portait un costume qui l'avait éblouie. Il était rouge, pas une autre trace de couleur. Elle s'était fait la réflexion que cela devait demander un travail de fou pour conserver une couleur aussi éclatante. Liana avait, ensuite, posé ses yeux sur son visage. Sa forme ovale lui donnait une douceur qui tranchait avec la froideur de son regard. Il n'y avait plus de vie dans ses yeux là, ils étaient morts depuis longtemps. Le frisson se tatoua sur sa peau et infusa son corps. Le reste de son visage n'avait plus d'importance après avoir plongé dans son

âme. Ce nez fin et bourgeonneux. Ces joues plates et sans couleur. Son front si large qu'elle s'était dit qu'une colonie de mouches serait heureuse.

Il avait fait exprès de ne rien dire pendant un moment, la laissant le découvrir. En tout cas, c'est ce qu'elle s'était dit. Ses mains fines et peu agiles avaient rejoint le dessus du bureau pour se croiser dans un geste lent et calculé. Le soin de ses mains lui avait montré qu'il s'agissait d'une personne attentionnée et ses premiers mots l'avaient été. La douceur des notes de sa voix avait répandu le frisson dans tout son être.

— Mon dernier soir, qu'est-ce que je raconte. Tu penses vraiment que tu vas y arriver ?

Sa voix menaçante venait de la ramener dans la réalité.

Elle continuait de parcourir la pièce à la recherche de ce qu'il lui faudrait pour mettre fin à tout ça.

— Tu ne le trouveras pas dans cette pièce.

Son ton condescendant aurait pu la déstabiliser.

Elle sentait ses yeux qui la scrutaient, la sondaient, mais elle ne voulait pas lever les siens vers ce visage qui allait, sans aucun doute, être le plus séduisant possible.

— Allez, ne sois pas indigne de ce que je t'ai fait.

Il venait de prendre un ton professoral.

— Je mérite mieux qu'un coup de chandelier, qu'un coup de couteau ou encore d'être étouffé sous un coussin.

Son sourire s'entendait dans sa voix.

Le regard de Liana se porta sur le lit et les oreillers, trop tard, elle n'y avait pas pensé et elle s'en voulait.

— Penses-tu être capable de m'étrangler ? D'affronter mon regard si bleu dans lequel tu t'es si souvent perdue ?

Il haussa un sourcil comme s'il allait avoir une réponse.

— Est-ce que tu pourras...

Il s'approcha d'elle.

— ... ne serait-ce que regarder ma peau bleuir sous tes doigts ?

Il lui attrapa la main et la porta à son cou.

— Tu t'en souviens de la première fois où tu as eu la chance de poser ta prunelle dessus.

Il caressa sa joue avec le dos de sa main.

— Arriverais-tu à planter tes yeux dans ma gorge ? Celle que tu aimais tellement mordre...

Ses doigts enlacèrent son cou.

— Étoufferais-tu ma voix qui t'a rendue si belle ? Arriverais-tu à entendre, voir les sifflements et les râles quand j'agoniserai ?

Un de ses ongles la griffa.

— Tu penses pouvoir m'oublier en me remplaçant par ce dernier souvenir de nous deux ?

Il retira sa main en lui caressant le décolleté.

Au début de sa phrase, elle avait ancré son regard dans la taie d'oreiller où il dormait quelques instants plus tôt. Elle avait reconnu la forme de son visage imprimé dans les plumes. Ça la dégoûtait encore plus de lui. Comment, à peine quelques minutes plus tôt, il avait pu reposer sa tête si peu innocente sur le côté pendant qu'elle essayait de trouver un moyen pour se sortir de ce piège.

— Tu sais que sans moi, tu n'es rien. Tu penses que tu vas t'en sortir du caniveau où tu vas tomber ?

Ses lèvres dégouлинаient de mépris.

Le silence s'éternisa.

Elle hésita à tourner la tête pour voir s'il était toujours dans la pièce avec elle. Le frisson du souffle froid dans son cou suffit.

— Va, je te pardonne. Retourne dans tes appartements. Retire la robe que je t'ai payée. Sur toi, elle fait vulgaire.

Il marqua un silence pour contempler le résultat sur son visage.

— Enlève le maquillage que je t'offre. Tu as l'air d'une prostituée.

Il prit une lente inspiration.

— Allonge-toi dans le lit que j'ai bien voulu te payer. Glisse-toi dans les draps qui me coûtent un bras. Prends ta pilule qui me protège de tes gènes.

Du dégoût dans l'air qu'il relâcha.

— Pose ta tête sur l'oreiller en soie pour t'éviter d'être encore plus ridée. Endors-toi, car je t'aime.

Ses lèvres se relevèrent, répugnées à prononcer ces mots.

Ce ton froid et méthodique lui donna le courage de tourner, avec prudence, la tête et d'affronter son regard. Comme un ciel qui alterne entre nuage et soleil, il était tour à tour glacial et chaleureux.

— Ça y est, tu as compris que tu ne pouvais pas le faire. Que tu n'en étais pas capable. Que cela dépasse tes capacités.

Un pas. C'est tout. Elle ne fit qu'un pas, et tout s'enchaîna.

La douceur des meubles renversés.
Le murmure des tables retournées.
La brise des fenêtres éclatées.
La caresse des plumes libérées.
Le calme des vases brisés.
Le moelleux des vêtements déchirés.
La sérénité des corps entrechoqués.
La chaleur du sang ruisselant.
La lenteur de sa chute sur le tapis retourné.
La délicatesse de ses yeux qui se ferment.
La tranquillité de sa vie qui s'éteint.
Le repos de sentir que tout s'arrête ici et maintenant.

Les poumons de Liana se vident pour la dernière fois et un océan glacial envahit ses yeux.

2

La porte claqua sur sa mère hurlante, courante, et Liana se noya dans le noir.

Comme chaque jour depuis qu'elle marchait, Liana avait passé la journée à jouer seule dans la cour de la maison. Elle avait imaginé une multitude de choses sur ce terrain vague, qu'elle ne savait plus très bien à quoi il servait au départ. Pour elle, ce compagnon de jeu, si desséché que le vent l'usait centimètre par centimètre, avait été tour à tour un vaisseau spatial, un aquarium géant, un zoo aux mille animaux aujourd'hui disparus – ceux dont son père lui avait parlé –, un château qu'elle défendait contre les géants, une grotte où elle se réfugiait pour échapper au regard de ses parents. Un univers si complexe et si impénétrable qu'elle seule s'y illusionnait des richesses qu'il pouvait cacher.

Ce jour dernier, il était un bateau qui lui servait à explorer le monde. Elle avait déjà parcouru plusieurs pays dont elle ne connaissait que le nom quand sa mère s'était figée sur le perron, plantant ses poings dans ses rondeurs rassurantes, comme disait son père.

La malice et la facétie au bord des yeux, sa mère ne prit pas le temps de chercher sa fille. Ses lèvres s'entrouvrirent, se détachant l'une de l'autre comme un tissu qui se déchire dans le silence. Sa langue s'abaissa. Ses cordes vocales se tendirent à peine, et elle prononça sans inspiration aucune :

— Ma chérie, il est l'heure de rentrer. Tu sais ce qu'il se passe quand la nuit commence à tomber.

Liana leva les yeux de la branche qu'elle étranglait et lâcha le buisson dégarni qui était son ennemi juré poursuivi à travers les océans.

— J'sais, ma maman chérie, mais je peux encore rester un peu.

— D'accord, mais dès que tu entends la cloche, tu rentres en courant.

Le regard que Liana jeta derrière elle, la boule qui lui tomba dans le ventre, le tressaillement de son nez suffirent à sa mère pour savoir qu'elle avait très bien reçu le message. Les cloches des églises avaient perdu leur fonction première et ne servaient plus qu'à annoncer les allers et venues des miliciens chargés de récupérer les enfants cachés.

Quand sa mère eut laissé la porte se refermer sur elle, Liana ressaisit la branche et se remit à étrangler son rival.

Lorsque le son lointain des tintements, mais très distinct, lui parvint, Liana quitta à contrecœur le pont de son navire. Soulevant des nuages de poussière, elle traîna des pieds vers sa maison. Avant, elle aurait salué les grenouilles et les crapauds de la mare derrière la maison. Aujourd'hui, un simple soupir, un regard fuyant, c'est tout ce qu'il restait de cet océan.

Quand elle effleura la première planche vermoulue de la grange, elle sut qu'il ne lui restait plus que quelques milles à parcourir avant d'arriver au port. Elle ralentit le pas et laissa sa main reconnaître chaque planche qu'elle avait tant caressée qu'elle aurait pu leur donner un prénom. À la dernière pièce qui constituait la grange, Liana se trouva dans le détroit qui la ramènerait chez elle.

Dans ce vide, elle laissait toujours son imagination prendre le dessus, et elle s'imagina des pirates qui en voulaient aux trésors qu'elle devait ramener au prince et à la princesse qui habitaient dans le château au bout de la darse la plus éloignée. Son rêve était si réel qu'elle ne vit pas le perron. La douleur de la marche heurtant son tibia, le bois pénétrant sa peau, son épiderme qui se déchire, le sang qui perle, la brûlure qui se répand dans son os et ses tendons, tout cela suffit à faire évanouir sa destinée de corsaire. Sans une larme versée, Liana gravit les marches, sautant plusieurs d'entre elles, et claqua la porte derrière elle.

Quand sa mère poussa la porte, Liana venait de se glisser dans ses draps. Ils venaient tout juste de terminer leur repas. Depuis toujours Liana avait appris à manger dans le silence et lentement. C'était une règle qu'elle avait toujours

connue. Le mutisme pour apprécier et remercier ce qu'il y avait dans l'assiette. Avec lenteur pour faire durer le plus longtemps le peu qui remplissait le fond de l'assiette.

Sa mère s'aventura au plus près du lit et se glissa à côté de sa fille.

Liana adorait ce moment de la journée. La femme qui faisait grincer la porte de sa chambre n'était plus qu'à elle. Même le corps d'Aimil semblait plus facile à porter et plus détendu. Jetée au vent, la fermière travaillant aux champs toute la journée pour avoir un tant soit peu à manger dans l'assiette. Au panier, la lingère lavant tous les soirs l'unique et seul vêtement qu'ils remettaient le lendemain. Au feu, la cuisinière aux mille trésors d'imagination pour servir des repas qui devaient éternellement être les mêmes. Au placard, la femme de ménage tentant, tant bien que mal, de maintenir propre la maison. Sur l'étagère, l'enseignante lui inculquant les indigestes chiffres et lettres. Au cabinet, l'infirmière pansant ses plaies et la saleté. Au lit, la compagne enlaçant son mari et embrassant son cou dénudé.

Au moment où elle se glissait dans le drap aux côtés de Liana, elle était juste un être dont la peau douce effleurait le bras nu de Liana, elle était cette amie qui sent le soleil qu'elle capture tout au long de la journée, elle était cette personne qui n'appartient qu'à Vous, elle était cette âme qui se connecte à la vôtre par les souvenirs partagés, elle était cette frangine qui vous fait rire lorsque la vie vous blesse, elle était cette demoiselle aux allures si élégantes, elle était cette Madame qui vous toise et vous domine sans vous écraser, elle était cette nana si douce et tendre à la fois, elle était cet amour qui vous englobe et vous

enrobe, elle était cette mère qui Vous raconte une histoire, des histoires.

Chaque soir, Aimil attendait derrière la porte le signal, celui du bruit des draps frottés sur le corps de sa fille. Elle pouvait entrer en scène pour jouer le dernier rôle de sa journée. Elle adorait ces instants seuls avec sa fille. Bien sûr qu'elle aimait les moments qu'ils pouvaient passer tous les trois. Elle adorait leur journée passée à la cascade. Dès le matin, elle préparait leur casse-croûte et elle souriait en les glissant un à un dans le panier. Le chemin qu'ils faisaient, les chansons qu'ils pouvaient chanter, les blagues éternelles que John racontait pour faire rire sa fille. Le sourire entendu échangé entre elles lorsque John "commençait une nouvelle histoire". Leurs longues heures allongées sur les rochers, les baignades décrassantes et le retour vers la maison avec la satisfaction d'avoir passé une merveilleuse journée. Mais, ceux qu'elle devrait placer en second étaient les films racontés par son mari devant le poêle éteint à la nuit tombée. Quand il se souvenait de la fin. Pour les autres, elle n'aimait pas aller se coucher avec cette sensation d'histoire inachevée. D'ailleurs, elle prenait toujours un malin plaisir à bien avoir en tête la fin de l'histoire avant de pousser la porte de la chambre de sa fille.

Ce soir-là, la fin était que les animaux, qui s'étaient échappés du zoo, reprenaient le bateau pour retourner à New York.

Liana adorait les histoires de sa mère. Elle avait une profonde, une immense admiration pour son imagination. Et, en plus, elle racontait ça de mémoire, sans aucun papier, ni

même un livre. C'était son père qui lui avait parlé de ces objets qu'ils avaient avant. Ça servait à raconter des histoires sans avoir à parler. Sa mère, elle, semblait puiser tout son savoir en fixant le mur en face d'elle, comme si l'histoire qu'elle racontait se déroulait devant ses yeux.

Pourtant, ce soir-là, Liana n'avait pas envie d'écouter une histoire. D'habitude, elle posait sa tête au creux des cuisses de sa mère et elle levait les yeux vers elle pour lui donner le top départ de son histoire. Pour Aimil, ce rituel était si ancré dans leur quotidien qu'elle se disait que sans lui, elle n'arriverait pas à dormir apaisée. Pourtant, depuis quelques jours, Liana posait sa tête sur l'oreiller. Avec tendresse toujours, mais plus au même endroit. Au début, sa mère s'était dit qu'il s'agissait peut-être d'une forme d'émancipation. D'ailleurs John lui avait confirmé. Tu attaches trop d'importance à ces petits détails, lui avait-il répondu. Mais, lorsqu'elle s'était mise à fixer le plafond plutôt que de la regarder dans les yeux, Aimil avait compris que sa fille n'était plus avec elle dans le lit et que son esprit était parti vagabonder ailleurs. Alors, elle avait tenté le tout pour le tout. Rajouter plus de suspense, sa fille n'y avait même pas prêté attention. Une pointe d'humour qui tombait à plat. De l'horreur qui n'effrayait personne à part elle. De la romance, qui lui avait fait, bêtement, papillonner le bas du ventre. Elle avait fini par penser à ajouter de la science-fiction, mais elle n'avait pas le courage de tout expliquer, ce qu'elle allait évoquer. Encore ce soir, alors que sa fille se tournait vers le mur, elle se demandait comment elle allait pouvoir s'y prendre pour ramener sa fille près d'elle.

— Maman, je pourrais aller en ville demain ?

Cette phrase anodine claqua dans l'esprit d'Aimil et son regard s'éteignit comme un projecteur. Elle avait toujours su que sa fille finirait par lui poser cette intrigue. Pas à son père avec qui elle partageait sa magie à se créer des univers. Non, affronter *le* huis clos lui reviendrait. Elle avait cent fois scénarisé ce qu'elle pourrait répondre à sa fille. Elle avait scripté toutes les réponses possibles, mais le moment venu, elle n'en avait aucune. Elle, si habile à puiser ses toiles imprimées dans son ciné, n'avait plus un seul mot à lui offrir. Toutes ses idées fuyaient la troupe de ses neurones comme les didascalies la scène. Un synopsis existait, mais aucune phrase cohérente pour le faire vivre.

Liana n'insista pas et elle ne sut pas pourquoi. Sûrement, le vide qu'elle lisait dans les yeux de sa mère. Son regard ressemblait à la bulle vide quand sa mère faisait cuire des œufs.

Aimil continua son histoire, revenant à plusieurs reprises sur le même passage et se trompant plusieurs fois de prénom pour les lémuriens.

Liana ressentait le trouble de sa mère. Elle avait entendu plusieurs fois cette histoire, mais elle n'avait jamais entendu cette version. Elle ne releva pas ses erreurs et fit semblant de découvrir le nouveau récit que sa mère lui proposait.

Ce soir-là, Aimil sortit de la chambre de sa fille sans lui souhaiter bonne nuit et sans l'embrasser sur le front, comme chaque soir depuis huit ans. Son regard avait toujours cette obscurité d'une fin de tournage. Le peu d'énergie de cette soirée se concentrait sur ce qu'elle pourrait bien lui répondre si Liana lui posait à nouveau *la* question.

Liana ne s'endormit pas de suite. Elle laissa son imaginaire lui proposer une vision de la ville. Son père lui avait tant parlé de son enfance dans les quartiers chics de New York. Et, ses yeux brillaient avec une telle intensité dans ces moments-là que la mémoire de Liana se mettait aussitôt en mode enregistrement du moindre mot.

Dans son rêve éveillé, elle était toute petite au milieu d'immeubles qui devaient avoir entre 100 et 200 mille étages. Elle marchait sur des sols luminescents. Les voitures volaient à quelques centimètres. Les passants avaient tous le sourire et la saluaient à son passage. Les chats et les chiens ressemblaient tous à leurs maîtres, comme dans une des histoires inventées de sa mère. Les devantures des magasins arboraient des milliers de couleurs et les vitrines montraient des objets dont elle ignorait l'usage, mais qu'elle voyait tourner, clignoter, sauter et même parfois disparaître pour réapparaître dans une autre vitrine. Des odeurs inconnues lui imprégnaient les souvenirs. Toutes sucrées et cela lui faisait monter la salive dans la bouche. Elle était seule, mais elle n'avait peur de rien. Son seul but était d'atteindre le bout de la rue. Le magasin de jouets. Elle n'en avait jamais eu, pourtant elle savait que cela existait, sa mère lui en avait parlé. Elle avait raconté une multitude d'histoires "de quand elle était petite". Elle s'imaginait déjà tenant dans sa main une poupée, une mini-elle en plastique. Elle ignorait ce qu'était le plastique, mais cela devait être très doux vu comment sa mère avait les yeux rêveurs lorsqu'elle parlait de ses poupées. Pas à pas, elle s'approchait de la façade immense du magasin et l'excitation grandissait en elle.

Comme chaque soir, elle s'endormit avant même d'avoir franchi le seuil tant désiré.

3

Le soleil n'avait pas encore eu le courage de s'extirper du côté sombre appartenant à la nuit que Liana avait déjà les deux pieds sur le sol.

Elle avait très bien dormi cette nuit-là. Aucun cauchemar. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison qu'elle en fît. Rien dans sa vie ne pouvait l'effrayer. Ses parents l'avaient élevée en ne lui faisant craindre quoi que ce soit. Tous ceux qui auraient pu lui faire naître une peur avaient été expliqués et pour elle tout avait une raison logique. Pas de monstre dans le placard, ni sous le lit. Elle n'avait ni l'un ni l'autre. Pas d'animaux sauvages qui voulaient dévorer les petits enfants, seuls des animaux à apprivoiser. Pas de sorcière, pas de vampire, pas de zombie, pas de mort-vivant. Ce n'était que des produits de l'imagination des hommes pour se faire peur entre

eux. Aucun bruit étrange dans la nuit, juste une maison qui vit et respire, à sa façon, c'est tout. Pour ce qui était du noir, elle en avait fait son ami parce qu'il l'aidait à imaginer ses illusions. Pas d'Homme tuant d'autres Hommes. Ses parents lui avaient caché cette partie de l'humanité. Seule concession à leur éducation de tout dire et tout expliquer.

Se rendant dans la cuisine, elle se réjouissait déjà à l'idée de la journée qu'elle allait passer. Elle avait déjà choisi ce que serait le terrain vague. Aujourd'hui, ce serait la ville dans laquelle elle s'était endormie.

À petits pas, elle parcourut le couloir. En faisant le moins de bruit possible, elle déplaça une chaise qui lui permettrait d'accéder au placard du haut. Elle se hissa sur la pointe des pieds et attrapa, à bout de bras, un verre. Puisant dans la cruche qui se trouvait sur la table, elle se servit un grand verre d'eau. Son petit déjeuner.

Après avoir passé sa robe, elle sortit sur le perron. Elle s'arrêta sur ce dernier et commença à imaginer les immeubles, les routes pavées de lumière, les passants sur les trottoirs, les voitures pare-chocs contre pare-chocs. Un frisson lui souleva les épaules quand elle posa le pied sur la première marche. Pas le vent qui se glissait sous sa robe, ni la caresse de sa mère. Elle venait de ressentir la sensation étrange que ce jour-là ne se terminait pas comme les autres. Elle pensait que se fondre dans ce décor urbain allait la rendre la plus heureuse de toutes les petites filles. Enfin, la plus heureuse, juste après les bisous de sa mère et les rires de son père.

Le soleil avait passé la moitié du ciel. Quand Liana avait quitté le magasin de jouets. Levant les yeux, elle comprit qu'il

était l'heure de rentrer manger. Dans son esprit, elle fit une pause juste au moment où elle passait les portes qui s'ouvrent toutes seules et se dirigea vers le perron. Après le repas, elle reprendrait là où elle en était, il lui restait le magasin de bonbons à visiter.

Guidée par son ventre qui gargouillait, elle avançait vers la maison. Pourquoi avait-elle si faim aujourd'hui ? Tous les jours, à la même période de la journée, elle avait cette sensation, mais là, c'était beaucoup plus fort. Tous les kilomètres parcourus dans les rues de sa ville avaient dû lui creuser le ventre. C'était son père qui disait toujours cette expression, et elle l'adorait. Elle se voyait toujours avec un trou dans le ventre qu'elle devait combler avec de la nourriture. Cela la faisait sourire.

Alors que le bord de ses lèvres se soulevait et qu'elle entendait son père prononcer ces mots, une main se posa sur son épaule.

En une seconde, sa vie bascula. Cette main n'était pas celle de sa mère, elle n'y avait pas sa chaleur, sa douceur et sa rondeur dans le geste. Ni celle de son père, sans espièglerie dans les doigts.

Dans cette main, il y avait de la rudesse, de la dureté. Son épaule s'était affaissée lorsqu'elle s'était posée. Son corps avait tressailli. La sécheresse de la peau, qui avait effleuré son épaule nue, l'avait écorchée. Les doigts s'enfonçaient dans sa chair. Les ongles étaient sur le point de percer son épiderme et pouvaient à tout moment atteindre son os saillant. Le bras puissant, qui avait posé cette main, lui semblait être le présage de mauvaises choses.

La main fit pivoter Liana sur elle-même et des yeux glacials lui figèrent les sens. Elle n'arrivait plus à parler. Impossible de se sauver de cette étreinte, elle n'arrivait même plus à penser. Ces yeux qui la fouillaient, restaient un mystère insondable. Paralysée, que devait-elle faire ? La seule chose dont elle était certaine était qu'elle ne devait rien faire, sinon elle allait avoir mal. Elle était prise au piège comme ses petits animaux que son père braconnaît.

Quand l'homme immense eut fini de la sonder, d'autres mains la saisirent par les épaules et l'entraînèrent le long du chemin. Ses pieds ne touchaient presque plus le sol. Ils heurtaient parfois un caillou ou un morceau de pierre qui dépassait du sol. Et, c'était la seule chose qui la reliait à la réalité. Deux hommes plus larges et plus grands que son père l'encadraient et la menaient vers une chose immense en fer. Ses yeux passaient de l'engin devant elle à ces mains qui la portaient. Son corps ressemblait à un pantin que l'on emmène sur scène. Ses bras oscillaient au rythme lent des pieds des géants. Ses doigts se pliaient dans le vide, semblant chercher à attraper un objet auquel s'accrocher. Tout son corps, d'habitude si plein de vie, s'était mis en veille au contact de ces hommes immenses.

Aimil avait déjà sorti les pommes de terre du feu, son ventre lui avait indiqué depuis longtemps que sa fille n'allait pas tarder à rentrer. Le midi, elle n'avait pas besoin d'aller la chercher pour manger. Sa faim suffisait à la faire venir dans la cuisine. Elle n'était pas triste de penser cela. Bien sûr que sa fille était peut-être un peu plus petite qu'elle n'aurait dû l'être. Il était vrai que ses os étaient un peu trop visibles sous sa peau,

mais elle avait tant d'énergie que sa mère ne culpabilisait pas de n'avoir que si peu de choses à lui donner à manger.

John était du côté sud de la maison. Celui le plus exposé au vent glacial. Il réparait les murs, tentant de boucher les failles que la dilatation du bois avait faites. Il adorait cette maison vivante, comme il disait. La journée, les murs semblaient être plus grands et la nuit, elle craquait, rendue à sa taille d'origine par la fraîcheur. Par contre, l'hiver, il ne l'aimait pas. Elle prenait les vents de toutes parts et il n'avait jamais assez de temps pour tous les boucher avant les premières neiges. Voilà pourquoi il se concentrait sur le mur sud. À midi, il ne rentrait pas manger. Depuis que sa fille avait eu ses six ans, il avait arrêté de le faire. Il laissait sa part pour qu'elle grandisse plus, pour qu'elle soit plus forte et plus grande.

Ils étaient tous les deux à leur tâche quand le camion gris remonta le chemin vers leur maison.

Au début, Aimil avait cru qu'un livreur de la ville s'était trompé de route, mais lorsqu'elle vit l'écusson rouge et or sur le capot, elle comprit. Son sang se figea. Un mince filet d'air s'échappa. Sans un bruit.

John, lui, pensa que c'était un engin qui passait au loin. Le bruit du moteur était étouffé par la maison, mais lorsque les cailloux grisèrent en même temps que les freins, son cœur rata un battement et le marteau lui échappa. Il heurta son pouce. La chair s'enfonça et son os se brisa. Une immense douleur remonta le long de ses nerfs. Au même moment, une tempête était née au fond de sa mémoire et les éclairs portaient en tous sens, inondant son esprit de souvenirs. Il était vide de toute logique et de toute réflexion. Il avait peur, peur pour sa fille, peur pour sa femme, peur pour lui. Il se mit à courir.

L'homme ne prit même pas le temps de claquer la portière, il était plus préoccupé par la poussière qui se déposait sur son pantalon rouge au liseré or. Déjà sous les lumières crues de sa salle de bain, il avait remarqué un faux pli dont sa lingère devrait rendre des comptes, mais là, se retrouver dans ce nuage de poussière, ce n'était définitivement pas sa journée. Il s'avança sur le terrain vague comme s'il avait toujours été le sien. Pour lui, peu importait qu'il se trouvât sur une route goudronnée, au milieu d'un champ, en pleine forêt ou sur ce terrain délaissé, tout semblait lui appartenir. Il était partout chez lui et chez lui était partout. Alors qu'il avançait vers la petite fille dos à lui, il pensait qu'il serait bien qu'il se trouve un petit chez-lui comme celui qu'il avait devant les yeux. Un endroit rien qu'à lui, qu'il ne devrait partager avec aucun autre être humain. Une maison qu'il pourrait décorer à son image, sobre et élégante. Un lieu où il pourrait accrocher ses souvenirs et se laisser porter par ces derniers en rentrant le soir après son travail. Repoussant cette idée, il posa sa main sur l'épaule de Liana.

Les deux hommes, tenant toujours fermement Liana par les épaules, s'approchaient du monstre de fer, quand Aimil avait hurlé derrière eux. Le sang de Liana se glaça, sa mère venait de confirmer ce qu'elle pressentait. La main de l'homme appartenait à la milice et ils étaient venus pour l'emmener à la ville. Dans un battement de cil, elle s'imagina qu'elle allait voir la ville. Son père hurla de l'autre côté de la maison, et Liana revint dans la réalité. Un de ses pieds heurta une dernière fois le sol. Son genou s'écorcha sur le métal du camion. Les mains la

lâchèrent enfin et elle s'écroula sur un sol en bois. Pour la première fois de sa vie, elle ressentait ce que ses parents n'avaient pas osé nommer. La seule chose qu'elle voulait, c'était rejoindre les bras de sa mère, qu'elle continue à lui raconter des histoires. Elle reposerait sa tête sur ses cuisses cette fois-ci. Elle avait réussi à tourner la tête pour regarder dehors. Comment, et quand, elle l'ignorait. Sa bouche s'ouvrit pour ne laisser filer que le peu d'air qui lui restait. Ses mains se refermaient toujours désespérément dans le vide. Ses bras n'avaient aucune utilité. De l'eau perla à ses yeux et se mit à descendre le long de ses joues. Son regard se posa sur sa mère, elle aussi avait de l'eau qui coulait. Et. Puis...

La porte claqua sur sa mère hurlante, courant, et Liana se noya dans le noir.